

Entretien avec Hugo Latulippe, scénariste et réalisateur de *République : un abécédaire populaire*

Zoé Protat

Volume 30, Number 1, Winter 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65543ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Protat, Z. (2012). Entretien avec Hugo Latulippe, scénariste et réalisateur de *République : un abécédaire populaire*. *Ciné-Bulles*, 30(1), 20–25.



« Si nous n'avons pas le pouvoir de changer notre petit monde à nous, nous n'avons pas le pouvoir de changer grand-chose. »

Hugo Latulippe — Photo: Éric Perron

ZOÉ PROTAT

Fer de lance du nouveau documentaire québécois engagé depuis une dizaine d'années, Hugo Latulippe n'a de cesse de questionner le monde, et particulièrement le nôtre. Après le choc de **Bacon, le film** (2001) et l'émotion de **Ce qu'il reste de nous** (coréalisé avec François Prévost en 2004), il a imaginé un nouveau Québec moderne à travers ses *Manifestes en série*. Son plus récent film, **République: un abécédaire populaire**, réunit les aspirations de plusieurs grands penseurs du Québec: « Dans une grotte gardée secrète, 53 sentinelles se sont réunies pour prendre le monde par un autre boutte. » Partie prenante d'un vaste projet qu'on espère bien voir se réaliser entièrement un jour, le film s'impose les règles de l'alphabet pour mieux les détourner. Devant une caméra inspirante se déroule un *happening* de la langue animé par des personnalités fascinantes, passionnantes et hilarantes, une gauche positive qui ose dire que oui, nous avons les moyens de nos ambitions! Momentanément exilé avec sa famille dans un village agricole de Suisse, petit espace de simplicité volontaire dans un pays opulent, Hugo Latulippe est venu au Québec présenter son film à la fin octobre, au moment même où Occupons Montréal s'établissait au centre-ville. Réflexions sur le cinéma, cet art plastique « terroriste » qui a le pouvoir d'inventer de nouveaux mondes, à la hauteur de l'humain.

Ciné-Bulles: Vous vivez actuellement en Europe et vous êtes revenu au Québec tourner ce film. Comment s'est développé le projet?

Hugo Latulippe: Au départ, nous voulions réaliser une plateforme Web où les gens pourraient télécharger des films et participer à des discussions sur l'avenir du Québec. Nous avons aussi développé un **République: un abécédaire populaire** dans lequel il y avait deux volets, un tourné au Québec et un autre à l'étranger. Je voulais ramener toutes les meilleures idées, d'ici et d'ailleurs, pour mieux les additionner. Mais nous n'avons pas trouvé le financement... J'ai donc évalué mes ressources, ici et maintenant: combien d'argent?, combien de jours de tournage?, quel genre d'équipe?... Le film est vraiment né d'un paquet de contraintes, c'est toujours le cas! Et voilà cette première version de **République**: 21 jours, 53 personnes disponibles. J'avais le devoir de contribuer à ce qui se passe au Québec en ce moment.

Le film semble avoir été réalisé dans une certaine urgence. Les élections fédérales schizophrènes de mai dernier ont-elles été un catalyseur?

Dans les faits, nous avons tourné un mois et demi avant que Stephen Harper ne soit réélu... mais ce n'est pas comme si on ne l'avait pas vu venir! Ce contexte a nourri le film: la complicité apparente entre le Parti libéral provincial et les élites financières, l'écroulement du Parti québécois après 40 ans de contribution réelle, les collusions entre le milieu d'affaires et le pouvoir à Montréal... Je trouve que l'espace public général est pauvre de bonnes idées, alors que ces bonnes idées, je les entends, elles circulent dans les ONG, dans le métro! Elles sont là, mais elles ne remontent pas. En tant que cinéaste, il y a carrément une jouissance à s'approprier l'espace public pour aller rechercher toutes ces idées qui semblent fédérer la majorité des Québécois, mais qui ne réussissent pas à faire leur place à *Tout le monde en parle*. Pourquoi? Pour les mauvaises raisons. Et il y a aussi une jouissance à aller faire une ponction dans la langue des gens de notre pays afin de faire émerger ce qu'il y a de plus beau, des mots « avec un pays en dedans ». Ces mots sont en circulation, mais comme le dit Brigitte Haentjens, le vacarme continu nous empêche de les entendre distinctement. Le cinéma, lui, permet de nous extraire de cette diarrhée verbale et télévisuelle.

Vous avez rencontré 53 personnes, mais il n'en reste que 34 à l'écran... Les choix au montage ont dû être déchirants.

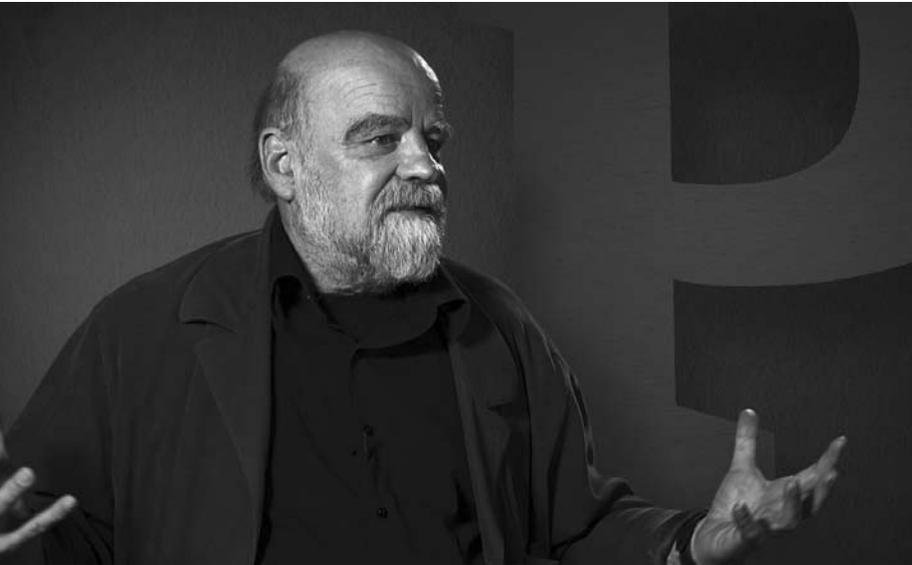
Je suis quelqu'un de cinéma avant d'être une personne d'idées et *a priori*, je déteste les entrevues. En termes d'art plastique, ce n'est pas du tout un matériau qui m'intéresse. Mais encore là, les projets naissent de contraintes: comment faire du cinéma avec 53 personnes assises sur une chaise, c'était le défi. Après, évidemment, il y a eu des choix terribles. Pour moi, les plus grands deuils de ce projet sont les questions des Premières Nations et de l'immigration. Tout ce matériel coupé pourrait se retrouver sur la plateforme Web de notre projet initial: j'ai 150 heures de discussion sur le Québec actuel, un patrimoine que je garde précieusement.

Dans un projet qui table essentiellement sur le discours, on peut se questionner sur la place de la forme. Le cinéma est-il pour vous davantage un véhicule de pensées ou une réelle forme esthétique?

La plupart des journalistes s'adressent à moi comme à un artiste engagé, un militant qui défend des idées de gauche. Je réponds à ces gens que ma démarche est pourtant de l'art plastique pur, mais ils ne l'écrivent jamais! Je suis responsable de la beauté de la parole, de la beauté de la matière. Évidemment, il y a une trame théorique derrière ce projet. Je lis beaucoup de politique et de philosophie, c'est ma nourriture. Mais après la lecture, je fais mon travail de plasticien. Je laisse tomber la théorie et je vais là où la parole et la beauté me mènent. Je ne fais pas non plus de marketing. J'ai fait des deuils, il y a des choses dont mon film parle peu. Mais ce n'est pas une campagne de publicité, c'est du cinéma.

Vous avez aussi choisi de tourner en noir et blanc.

Je trouve que l'espace public général est pauvre de bonnes idées, alors que ces bonnes idées, je les entends, elles circulent dans les ONG, dans le métro! Elles sont là, mais elles ne remontent pas.



Le noir et blanc amène une sorte de neutralité, une volonté d'inscrire le film dans une atemporalité, de sortir du concret et du quotidien, d'affirmer que l'essence du projet se situe au-delà du simple militantisme.

L'abécédaire est un classique: on peut penser, par exemple, à celui de Gilles Deleuze. Cette forme peut paraître figée, mais elle apporte paradoxalement beaucoup de liberté. Le vôtre n'est pas uniquement basé sur des lettres, mais sur des mots, des phrases... et vous avez également choisi de le présenter dans le désordre.



J'avais identifié 26 thèmes au départ. Certains ont réellement traversé le projet comme le « Z » de « Zapatiste », un tournant historique très important pour moi. Et puis nous avons travaillé de manière très organique : il fallait trouver dans les mots des gens les idées et les lettres dont on avait besoin pour composer l'abécédaire en cours de route. On jonglait avec un paquet de possibilités et tout s'est fixé sur la fin. Il y a aussi des irrégularités dans cet abécédaire. C'est pêle-mêle, on s'en fout un peu, on joue : on s'impose une contrainte, mais on en sort tout de suite. Cela me ressemble : je déteste les contraintes, mais en même temps, j'en ai besoin ! Puis, je me grise finalement en l'enchaînant en ordre juste à la fin, comme un *deus ex machina*. À travers cette ode républicaine finale, on se rend compte que les mots de l'abécédaire proviennent tous de la parole des gens.



En ce qui concerne votre titre: les mots « républicain » et « populaire » sont des termes de gauches très chargés, ils peuvent faire référence aux Grecs, à la démocratie, au marxisme...

Au marxisme, certainement pas ! Je suis en forte réaction avec ces blocs idéologiques qui ne sont même pas ceux de mes parents, mais bien ceux de mes grands-parents ! Ce sont des concepts historiques qu'on ne peut pas ignorer, mais qui sont complètement derrière nous. Nous savons très bien aujourd'hui que le communisme a mené à des excès terribles. Je préfère aborder des idées qui sont plutôt de l'ordre du postcapitalisme : comment peut-on refaçonner le capitalisme afin qu'il ne tue pas la vie, qu'il n'élimine pas les humains ? Quant au terme « populaire »... certains abécédaires, comme celui de Deleuze ou de Wittgenstein, ont été des jalons

Serge Bouchard, Françoise David et Dominic Champagne

théoriques importants. Ce sont de grands philosophes et des références théoriques pour le monde intellectuel. Moi, je suis un païen et un plasticien. Je vais jouer avec les 26 lettres de manière populaire, en allant chercher mon abécédaire dans la langue des gens et en ne respectant à peu près aucune règle. C'est une démarche iconoclaste. Le mot « république » est évidemment une référence à Platon et aux Grecs, mais aussi au fait que, comme le dit Atim Leon dans le film, nous n'avons jamais signé la Constitution au Québec. Nous n'appartenons pas à une république. Il n'est jamais question de souveraineté dans le film, mais c'est sous-jacent partout. Si nous n'avons pas le pouvoir de changer notre petit monde à nous, nous n'avons pas le pouvoir de changer grand-chose. On ne peut pas passer à côté de la question d'une république nécessaire.

On retrouve dans le film des politiciens, des artistes, des scientifiques de tous âges. Était-il important d'élargir au maximum le spectre de vos intervenants? Souhaitiez-vous proposer une vision la plus fédératrice possible?

Non, ce serait bien trop marketing pour moi! Nous avons peut-être contacté 100 personnes et il y en a 53 qui ont pu venir. Mais il y a eu un réel effort de balancer le rapport homme/femme, les Premières Nations, les gens nés ailleurs. Mon assistante Ève-Caroline Pomerleau a été la gardienne de ces jeux d'équité. J'ai choisi des gens avec qui j'avais envie d'échanger, j'avais l'impression que leurs contributions pouvaient être importantes et qu'ils ne contribuaient pas assez. Je pense par exemple à Gilles Gagné, directeur de la chaire de sociologie de l'Université Laval, qu'on entend trop peu sur la place publique.

Les intervenants peu connus du grand public (sociologues, historiens) volent souvent la vedette aux figures plus célèbres. Pourquoi ne les entend-on pas davantage?

L'espace médiatique a une minute vingt secondes pour t'écouter. Un Gilles Gagné ou un Edgar Morin, on ne les entend pas beaucoup parce qu'ils ont une pensée complexe. Aborder les grandes questions qui nous tarabiscotent l'époque, ça ne se fait pas en une minute! C'est ici qu'entre en scène la forme de « terrorisme » qu'est le cinéma : il va aller chercher la parole à la base et la faire remonter. C'est une action

directe. Pourquoi n'entend-on pas Gilles Gagné, une personne si précieuse dont on aurait tant besoin aujourd'hui? Il maîtrise toutes les clés, toute notre histoire, il est capable de nous parler de projets de société... mais c'est un sociologue et je ne pense pas que les gens du canal Argent pourraient le laisser parler plus de deux minutes sans recevoir un appel de leurs patrons.

Le financement du film a été soutenu par la CSN, ce qui ne manquera pas de vous attirer de nombreuses questions. La proximité entre le discours de votre film et celui de l'organisme est incontournable. Comment avez-vous négocié les possibles espaces de contamination?

D'une manière très simple en fait. Le projet a été déposé à toutes les institutions culturelles, mais nous avons eu des non partout. Visiblement, faire un film sur l'avenir politique du Québec avec un biais affirmé et par un auteur affirmé, ce n'était pas possible. Une de mes amies, Catherine Binette, qui travaille maintenant aux Rendez-vous du cinéma québécois et qui était à l'époque à la CSN, a eu l'idée de leur proposer le projet. Je leur ai donc fait ce *pitch* improbable de financer à 90% un projet de film, ce qui n'est pas rien. Certains y ont cru. C'est mon interprétation personnelle, mais selon moi **République** s'inscrit parfaitement dans l'esprit du deuxième front de la CSN qui, depuis les années 1970, n'est pas seulement présent pour défendre les intérêts des travailleurs, mais aussi pour faire progresser la société en général. Dans le contrat de production, le premier article stipule qu'« en aucun cas et d'aucune façon et à aucun moment la CSN ne va s'ingérer dans le contenu de ce film ». C'est une question de crédibilité et de liberté, je ne fais pas de corpo dans la vie! Sans la CSN ce film-là n'existe pas, mais il a été fait en pleine liberté. Une majorité de l'exécutif y croyait moyennement et je le sais. Mais certains ont choisi de mener notre combat et ont investi dans ce deuxième front, à perte : c'est tout à leur honneur.

Plusieurs propos du film sortent totalement des lieux communs, notamment en ce qui concerne le système de santé. Vouliez-vous prendre à contre-pied les grandes questions, les envisager sous un autre angle?

Oui c'est certain, il faut revenir aux bases, aux fondements. Quel est le projet québécois? L'article

numéro 1 de notre ADN, c'est de répartir équitablement les chances et la richesse. Mais notre génération ne le sait pas suffisamment, l'oublie, s'en sacre... Nous avons construit une société qui, normalement, devrait respecter les droits humains fondamentaux. Il y a là évidemment quelque chose du gros bon sens, mais je crois qu'il faut de nouveau l'affirmer comme la base des valeurs humanistes de notre civilisation. Dans mon champ d'activité et

dans ma vie, je vais les défendre, parce qu'elles sont ce que nous sommes.

Vous insistez particulièrement sur le confort que nous procure notre existence quotidienne moderne. Quels en sont les dangers?

Louis Roy dit qu'il faut retrouver notre capacité d'indignation malgré le confort dans lequel on vit. Ces mots sont très importants pour moi. Ils font directement écho à 1981 et au **Confort et l'indifférence**. Denys Arcand adopte dans ce film une position qui est, pour moi, inacceptable. Je digère très mal cet héritage qui affirme qu'après 1980, nous sommes un échec, une

faillite, nous sommes un petit peuple. C'est extrêmement condescendant de s'extraire ainsi de cette société. Lorsque Robert Charlebois déclare que maintenant qu'il est riche, il aime jouer au golf avec la famille Desmarais, c'est atroce, c'est une trahison des premiers combats! Ce confort et cette indifférence, je ne les accepte toujours pas et je pense qu'il faut y répondre par un nouvel enthousiasme, un nouvel optimisme, une force vive d'idées et de souffle. Autant que les Norvégiens et que les Brésiliens, nous sommes capables de poursuivre notre projet humaniste.

L'année 2011 est celle des printemps arabes, celle d'Occupy Wall Street et maintenant d'Occupons Montréal. Votre film arrive à ce moment même...

Oui, c'est incroyable... Je me sens complètement appartenir à cette forme de résistance. De tous bords, tous côtés émergent des symptômes affirmant que le système capitaliste classique néo-libéral ne convient pas aux réalités objectives qui sont les nôtres, ne respecte pas la limite du vivant. On ne peut pas demander une croissance perpétuelle à l'économie, il faut arrêter! Et il y a un recul en matière d'équité dans notre société: la pauvreté augmente et les plus riches, grâce à Jean Charest et Stephen Harper, s'en tirent de mieux en mieux du point de vue fiscal. La qualité des systèmes d'éducation et de santé a commencé à régresser, pas à cause des gens, mais à cause des moyens et des choix qui sont faits en haut. Notre société, qui avait progressé fortement dans les années 1960-1970, recule depuis le milieu des années 1990. Mais maintenant, après 15 ans d'altermondialisme et de brassage d'idées, je pense qu'on se rapproche d'un basculement. Les jeunes de 15 à 30 ans sont suffisamment radicaux pour imposer une vraie transformation.

La dernière crise économique avait débuté aux États-Unis et la prochaine pourrait bien venir des faillites européennes. En tant que Nord-Américain vivant actuellement en Europe, qu'en pensez-vous?

Le plus drôle dans tout ça, c'est que je vis dans un pays (la Suisse) qui ne se considère pas comme partie prenante de l'Europe, un des pays les plus riches, les plus chanceux et les plus choyés de la planète... Je le vois de manière plus géographique: je vis au centre de l'Europe, on sent tout ce qui se passe partout, on voyage beaucoup aussi. La question de l'immigration et de la fermeture des frontières nous rentre dedans... L'Europe vote de plus en plus à droite et à l'extrême droite, une extrême droite ethnique et raciale qui n'existe pas encore chez nous, mais dont il faut avoir peur. Ce qui m'inspire le plus en Europe, ce sont les modèles sociodémocrates et la gestion de l'environnement. Les Européens sont très nombreux sur un petit territoire, la question est brûlante depuis longtemps en Allemagne ou en Scandinavie. Sur le plan social, la France sort tout de suite massivement dans la rue pour plein de bonnes raisons. Au Québec, il faut bouger et réagir, comme on l'a fait pour s'opposer à l'invasion de l'Irak au temps du gouvernement de Jean Chrétien. On était 100 000 dans la rue, il faudrait arriver à perpétuer cela au quotidien.



Hugo Latulippe, Pierre Curzi et Alain Auger (son et musique) lors du tournage de **République : un abécédaire populaire**

Votre film pose des questions, propose parfois des pistes de solutions, mais appelle surtout à l'action et à l'indignation.

J'espère faire circuler librement toutes ces bonnes idées, qu'elles fassent leur chemin. Après **Bacon, le film** ou **Ce qu'il reste de nous**, les gens me demandaient souvent: « Quoi faire? » Je me suis souvent pris au jeu de leur répondre... Mais en même temps, mon rôle est de mettre les idées en circulation, de poser des questions, d'aller chercher les gens dans ce qu'ils sentent et dans ce qu'ils sont.

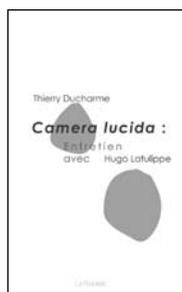
Malgré le poids du discours, le film propose beaucoup d'humour et dégage de l'espoir, de l'énergie. Était-il important pour vous de balancer le ton?

Oui. C'est un travail d'élaboration complexe où l'on porte une grande attention à chaque détail. On savoure encore l'humour de Serge Bouchard et de Christian Vanasse ou les éclats de rire de Brigitte Haentjens... Tous ces niveaux d'émotion étaient importants et c'est aussi là que le film devient déroutant pour ceux qui l'abordent uniquement comme l'œuvre d'un militant ou comme un plan politique concret. Vis du cinéma, branche-toi sur l'humain!

Votre abécédaire, présenté dans le désordre, se termine par le mot « créer »...

« Nous sommes des créateurs de monde, c'est notre plus belle qualité », dit Serge Bouchard. Au fond, c'est que rien n'est immuable. Lorsqu'on parle de

changer le capitalisme, la plupart des gens vont répondre que c'est très compliqué. Mais nous créons des mondes depuis la nuit des temps. C'est l'euphorie de faire des films, de se dire: et si l'on se *pitchait* dans la magie? Quand Serge Bouchard se demande pourquoi il tond son gazon, c'est totalement corrosif. Encore une fois, je reviens au terrorisme qu'est le cinéma: aborder de front qui nous sommes, remettre en question le sens de nos actions. Je ne peux faire abstraction de ces questions-là. Sommes-nous vraiment ici pour passer une heure matin et soir dans notre char, pare-chocs à pare-chocs? Non! Moi j'arrête mon char et je me demande ce que je fais ici! ■



*Quiconque a apprécié **République : un abécédaire populaire** peut prolonger sa réflexion avec Camera lucida : entretien avec Hugo Latulippe de Thierry Ducharme publié en 2009 aux éditions La Peuplade. Cette petite plaquette de 135 pages propose un dialogue étoffé et encore une fois « populaire », où chaque sujet cher au réalisateur est développé: l'occupation responsable du territoire, une nouvelle façon d'envisager la consommation, le rôle de l'artiste documentaire... C'est avec beaucoup de générosité et d'humour que Ducharme transmet les propos du réalisateur, en direct de promenades au rythme du fleuve Saint-Laurent ou sur le Mont-Royal. (Z. P.)*